



## Commentaire du texte de LUCRÈCE : « La douceur de vivre épicurienne ».

Ce texte appartient à l'introduction du livre II du De Rerum Natura de Lucrèce, poète latin du I<sup>er</sup> siècle avant J.C., dont la vie s'étendit probablement de -98 à -55 avant J.C. Ce long poème didactique, écrit en hexamètres dactyliques, est dédié à l'aristocrate Caius Memmius, que Lucrèce souhaite initier à la philosophie épicurienne, et à qui il offre ce témoignage d'amitié. L'ouvrage est divisé en six livres (3 x 2 livres), qui ont pour sujet les atomes, l'âme et le monde.

Le livre II traite du mouvement des atomes, qui, par nature, tombant sans fin à travers l'espace, peuvent légèrement dévier de leur trajectoire (cette déviation correspondant au rejet par Épicure d'un univers déterministe) et, entrant en collision avec d'autres atomes (*clinamen*), former des masses. L'univers est construit à partir de ces masses, par une série d'assemblages aléatoires. Et si le livre se conclut en montrant que l'univers contient d'autres mondes semblables au nôtre, il commence par un passage sur les bienfaits de la philosophie (vers 1 à 19) et sur le mode de vie du philosophe (vers 20 et suivants, numérotés ici de 1 à 17).

Pour étudier la doctrine épicurienne, qui se fonde sur le fait que le sage ne s'implique pas dans les affaires publiques (source de trop de maux), mais transmet à autrui sa propre conception du bonheur, nous ferons de ce texte une explication **linéaire**.



Juste avant le passage que nous étudions, Lucrèce a décrit les dangers qu'encourt l'humanité ordinaire (naufrages, guerres, violences, rivalités etc.). Le sage épicurien, qui se tient en retrait, se réjouit d'y échapper. Sa philosophie, qui repose sur ce que dicte la Nature, lui apporte la sérénité, l'**ataraxie** (absence de trouble) - le souverain bien que recherchent les Épicuriens.

La composition du texte permet de dégager trois parties. La 1<sup>ère</sup> partie contient les vers 1 à 3 inclus - c'est une introduction contenant une affirmation qui sera démontrée *a contrario*, puis illustrée par la suite. La 2<sup>ème</sup> partie va du vers 4 au vers 9 inclus - elle critique le luxe inutile. La 3<sup>ème</sup> partie, du vers 10 au vers 17, constitue un exposé de l'idéal de vie épicurien.



L'introduction (1<sup>ère</sup> partie) affirme nettement que le corps se contente de peu et se présente comme un postulat : « *Ergo corpoream ad naturam pauca videmus esse opus* Nous voyons donc que peu de choses sont vraiment nécessaires à la nature physique ». En effet, l'emploi du connecteur conclusif « *ergo* », de verbes au présent « *videmus, esse* » et du terme « *opus* » impliquant ici une nécessité, tout cela exprime une vérité générale. Les Épicuriens pensent qu'il faut satisfaire les **besoins naturels et nécessaires** seulement, c'est-à-dire les besoins vitaux comme boire, manger, respirer et dormir. Le reste n'est pas nécessaire. Les Épicuriens pensent aussi que **le plaisir, c'est essentiellement l'absence de toute douleur** physique et morale (ce qui a déjà été exprimé dans le passage qui précède notre texte) ; d'où la réitération de cette idée dans les vers : « *quae demant cumque dolorem, / delicias quoque uti multas substernere possint* puisque celles qui ôtent la douleur peuvent aussi mettre à notre disposition beaucoup d'agréments ». On note le rapprochement des noms « *dolorem* » et « *delicias* » - position qui en fait un oxymore révélateur ; de plus, l'allitération en D (« *demant, dolorem, delicias* ») insiste sur ces mots, et la coupe trihémimère après « *delicias* » le met en valeur.

La 2<sup>ème</sup> partie contient beaucoup de termes qualifiant des objets de luxe, soulignant l'opposition qui se développera dans tout le texte entre hédonisme ordinaire et Épicurisme :

*Gratius interdum neque natura ipsa requirit,  
si non aurea sunt juvenum simulacra per aedes  
lampadas igniferas manibus retinentia dextris,  
lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,  
nec domus argento fulget auroque renidet  
nec citharae reboant laqueata aurataque templa,*

Sans que la nature elle-même l'exige, si dans les maisons ne se trouvent pas des statues dorées de jeunes gens tenant dans leur main droite des torches enflammées pour diffuser la lumière sur des banquets nocturnes, si une demeure n'est pas brillante d'argent ni reluisante d'or, si des cithares ne font pas résonner les pièces lambrissées d'or,

On relève dans cet extrait le champ lexical des métaux précieux : « *aurea, aura, aurataque, argento* ». On note les objets luxueux que sont les statues ornementales (« *juvenum simulacra* »). L'ambiance est chaleureuse, créée par la profusion de lumière (les termes « *lampadas* » et « *lumina* » sont au pluriel ; « *lumina* » est placé à côté de « *nocturnis* » en antithèse ; les verbes « *fulget* » et « *renidet* » traduisent un éclat très fort ; le vers 6 commençant par « *lampadas* » possède cinq dactyles donc il est remarquable) et la musique d'accompagnement (« *citharae* », également au pluriel, donc il y a plusieurs cithares). La description de ces riches



demeures, où même l'or semble couler à flots et où se célèbrent des festins tard dans la nuit, révèle un trait de civilisation antique : dans le monde grec, le banquet est le lieu de rassemblement des philosophes (cf. Platon dont l'un des ouvrages s'intitule justement Le Banquet). Ceux-ci discutent tout en buvant - c'est ce qu'on appelle le « *symposion* ». Mais cette allusion explique pourquoi on a accusé les Épicuriens, pris pour de banals jouisseurs, de tous les excès, notamment gastronomiques (comme dans le Satiricon de Pétrone, qui se situe à Rome), et qu'on les a raillés sous l'appellation de « pourceaux d'Épicure » ! Or il s'agit d'un contresens, puisque Lucrèce ici utilise les négations « *non* » (x 2) et « *nec/neque* » (x 4) en anaphore, pour insister sur ce que NE sont PAS les manières d'être épicuriennes.

La 3<sup>ème</sup> partie décrit l'art de vivre des Épicuriens, qui n'est pas moins voluptueux et doux, mais sur un autre plan :

cum tamen inter se prostrati in gramine molli,  
propter aquae rivum, sub ramis arboris altae,  
non magnis opibus jucunde corpora curant,  
praesertim cum tempestas adridet, et anni  
tempora conspergunt viridantes floribus herbas.  
Quapropter quoniam nihil nostro in corpore gazae  
proficiunt neque nobilitas nec gloria regni,  
quod super est, animo quoque nil prodesse  
putandum.

il est parfois plus agréable de s'allonger entre soi sur un tendre gazon près d'un ruisseau, sous les branches d'un arbre élancé pour déjeuner sans grandes dépenses, surtout si le temps est souriant et que la saison parsème de fleurs les pelouses verdissantes. Finalement puisque les richesses ne sont d'aucun profit pour notre corps, pas plus que la noblesse ou la gloire d'un trône, il ne reste qu'à juger qu'elles ne sont pas plus utiles à notre âme.

On note, comme déjà annoncé au vers 4, le champ lexical du plaisir : « *gratius, molli, jucunde, adridet* » et celui de la nature, qui lui est étroitement associé : « *gramine, aquae rivum, ramis arboris, tempestas, anni tempora, viridantes floribus herbas* ». Le vers 13 (commençant par « *praesertim* ») est constitué au total de cinq spondées, ce qui est rare et, par conséquent, attire l'attention sur l'idée qui y est exprimée d'une température clémente et propice à une vie dehors, au grand air, en contraste avec les riches intérieurs des maisons décrites auparavant. On remarque aussi un vocable rare (« *gazae* les trésors », mot persan) ainsi que la répétition de termes (déjà employés par Lucrèce dans le passage précédant ce texte), ceux de « *nobilitas* » et de « *gloria regni* » - qui font allusion à ce pour quoi les hommes ordinaires sont toujours en conflit : l'ambition sociale et la quête de pouvoir. Ce sont des besoins non naturels et non nécessaires, fortement rejetés par les philosophes épicuriens



(vers 15 à 17 contenant de lourdes allitérations en P : « *quapropter, corpore, proficiunt, super, prodesse, putandum* »). Mais les Épicuriens, s'ils ne sont pas riches ou puissants, ne sont pourtant pas pauvres, car le type d'existence décrit ici, même simple, suppose qu'on ne travaille pas, donc qu'on a des ressources suffisantes pour vivre. Les moments passés allongés sur l'herbe (v. 10) impliquent un climat agréable et un pays où l'on prend son temps : pays méditerranéen, avec des fleurs et une température souvent clémente (est-ce pour cela que la philosophie est née en Grèce, qui remplit ces conditions ?). Double élitisme que celui de la classe sociale et celui de la géographie ! Par ailleurs, le texte ne laisse pas deviner si ce sont seulement des hommes qui peuvent jouir de ce loisir (ou « *otium* ») agréable, ou s'il y a des femmes parmi eux ! Enfin, il faut que cela se passe pendant une période de paix, sinon les hommes sont réquisitionnés comme soldats (chose très importante pour un Romain). En résumé, ces Épicuriens sont donc des gens éclairés, instruits, frugaux et pacifiques.



Pour conclure, on peut rappeler la richesse de ce texte au plan poétique (musicalité des vers ; images évocatrices de belles demeures etc.), au plan philosophique et moral (l'ataraxie, la sagesse épicurienne, les vrais règles du plaisir, un bonheur facile d'accès), ainsi qu'au plan métaphysique (Lucrèce replace l'Homme dans l'Univers comme responsable de son destin). Loin de faire l'éloge d'une philosophie facile, basée sur un plaisir égoïste - ce qu'on a souvent reproché aux adeptes de l'Épicurisme - le poète décrit un tableau idyllique de la condition du sage. La sagesse de cette philosophie naturelle, qui prend ses distances par rapport à la société artificielle, donne à ceux qui la suivent les moyens d'y vivre, malgré tout, heureux. Des fresques antiques de Pompéi illustrent l'importance de cet art de vivre, tandis que des témoignages contemporains nous montrent que cette philosophie a encore des adeptes au XXI<sup>ème</sup> siècle (cf. doc. complémentaires).